

Voyage expérimental

Inquiètes pour leurs jeunes ou désabusées par leur expérience, Amina, Taourati, Cherasade et Chaïnese rêvent d'un centre de formation professionnelle innovant, accueillant, qui casse les stéréotypes et s'ouvre à la culture. Ça existe ! Petite balade dans un monde de l'expérimentation.

VALIDATION DES ACQUIS DE L'EXPÉRIENCE.



paroles...

Toujours « à la table des enfants »

Morgane, 21 ans, étudiante et militante

« Dès ma sortie du lycée, j'ai cherché à m'engager, je veux aider. Je suis entrée dans le groupe de Nice d'Amnesty International et j'y ai mis beaucoup d'énergie. Très vite, on m'a mise responsable de l'antenne "jeune". Même si ça a été très formateur, ça m'a déçue. C'était comme être à la table des enfants, alors que je voulais être avec tout le monde, apprendre de tout le monde. Puis, j'ai intégré en parallèle le groupe local de Greenpeace, qui cherchait un référent presse. Là aussi j'ai beaucoup appris, mais avec cette fois des gens à l'écoute. Puis est venue l'idée à quelques-uns de monter une édition d'Alternatiba dans le « 06 ».

Au départ, les gens nous ont dit que ça ne marcherait pas, que ça ne prendrait pas dans le département, qu'on était jeunes et donc pas conscients du travail. Mais finalement ça a pris : 8 000 personnes sont venues le jour J, des réseaux se sont constitués, etc. Trois semaines après, on recevait encore des félicitations ! Aujourd'hui, je suis sur la liste « Région coopérative » portée par EELV et le Front de gauche au titre de la société civile et on me voit de nouveau comme une jeune. Alors que pendant Alternatiba j'ai assuré la com, les relations presse, les partenariats, je dois encore faire mes preuves : afficher, tracter. »

Propos recueillis par J-F. P.

Une perche auprès des jeunes

Laydine Hamadi, 24 ans, animateur, défend les espaces de parole pour les jeunes.

Malgré ses presque deux mètres, Laydine est un garçon discret. Il a grandi au Mali, copropriété dégradée proche de la Busserine (14e arr.). Il observe toujours les allers et venues des gamins depuis le balcon de l'appartement de sa mère au 10ème étage. Lui aussi faisait « beaucoup de bêtises » au collège. Mais pas seulement.

Avec ses collègues, « la belle équipe », il pratique intensivement le foot, entraîne les plus jeunes. Des éducateurs de l'Addap 13 leur proposent un lieu de parole, un conseil jeunes de quartier, aujourd'hui en sommeil. Un soir par mois, une trentaine de personnes se réunissent autour de thématiques choisies par des ados de 15 à 25 ans : les jeunes et la justice, les Roms, les relations filles-garçons... « On y croisait aussi bien le dealer du coin que la prof de français d'Edouard Manet, raconte Laydine. On commençait par un brainstorming, puis on travaillait en petits groupes sur une saynète ou un texte qu'on jouait ensuite devant

les autres. » Après l'urgence et la rigolade : gros débat et grosse collation.

Conquérir la parole

Réservé, tout noir et tout en os, Laydine se voit comme le cliché du jeune de quartier. C'est sa bande de collègues qui lui a d'abord donné le courage de prendre la parole, puis le désir de transmettre. Aujourd'hui, Laydine est animateur au centre social Les Flamants Iris et dit que des espaces d'expression comme le conseil jeunes sont précieux : « Pour la construction identitaire et professionnelle. Il y a aussi les bénéfices de l'apprentissage de l'écoute entre pairs, comme de l'écoute par les professionnels du quartier. » Pour preuve : tous ses amis travaillent.

Au centre social, lui se fait passeur : accompagner à la découverte de nouveaux horizons, favoriser l'expression, responsabiliser les jeunes. Il nous incite, nous, les vieux, à leur donner les clés. Nous pourrions être surpris.

Marina Meloua

En sortant au métro Vieux Port, lieu symbolique de Marseille, nous sommes subjugués par la beauté de l'endroit, qui a connu récemment beaucoup de changements. Nous avons aussi l'impression d'être embrassés par cette belle mer bleue et accueillis par les bateaux. Direction le ponton du cerle nautique de Rive Neuve, sur le quai du même nom, où nous attend Philippe Thomé. Directeur de Boud'Mer, une association de réhabilitation de bateaux traditionnels et de sensibilisation au respect de l'environnement marin, il accueille régulièrement des jeunes et des moins jeunes en chantier pédagogique avec son équipe de bénévoles.

Ce jeudi 19 novembre, Xavier Lefevre, un ancien financier de 38 ans en reconversion professionnelle, et Abdoulay Dira, déjà diplômé du CAP Entretien de bateaux de plaisance que passe son collègue, s'activent sous un agréable soleil d'automne sur le Beppina, un pointu marseillais mis à sec pour son entretien annuel. Autant le premier est massif, autant le second est longiligne aux traits fins. « Aujourd'hui, on a fait le carénage, le ponçage de la coque, la résine, la peinture interne », détaille l'Ivoirien de 24 ans, arrivé en France il y a tout juste un an et demi et actuellement en service civique.

« L'intérêt de Boud'Mer, c'est de former à bien faire les choses, mais sans pression », explique de son côté Xavier Lefevre. « L'objectif est de faire découvrir les métiers liés à la mer, de proposer de possibles pistes de réorientation ou de mettre en application et approfondir des connaissances, complète Philippe Thomé. On fait toucher à tout : le bois, la peinture, l'électricité, la mécanique. » Et de préciser : « Les services civiques consacrent aussi une partie de leur temps aux activités de l'association. » Comme des ateliers de sensibilisation à l'environnement.

Une école centrale

Une voie qui a visiblement le vent en poupe. La médiation fait aussi partie du cursus de SimplonMars (le Ravi n°134), une formation qualifiante lancée cette année par la prestigieuse Ecole centrale de Marseille. « Il y a une demande dans les associations », confirme Mathilde Chaboche, la coordinatrice du labo sociétal de l'école, dans son bureau un peu trop baigné de soleil à cause d'un store capricieux qui donne sur le technopôle de Château Gombert, dans les quartiers nord de la ville (13e arr.).

Mais la formation, inspirée des parcours de Simplon.co, une entreprise sociale du numérique, a d'abord vocation à former en moins de 8 mois des développeurs (sites web, applications mobiles) grâce à une pédagogie active. La théorie est immédiatement mise en pratique sur des projets, l'autonomie, le travail en groupe sont stimulés. « Le principal critère de sélection est la motivation, assure Mathilde Chaboche. Ça n'est pas l'école, il n'y a pas de notes, et c'est important parce que nous avons des décrocheurs. [Mais] on est exigeant sur l'attitude, la présence, le respect des horaires, qui est le premier point d'inquiétude des entrepreneurs » avec ce genre de profil.

Un profil de jeunes (18-30 ans) issus des quartiers prioritaires et/ou de milieux

défavorisés et en difficulté d'accès à l'emploi. D'où un second « axe fort de la formation » : l'accompagnement des stagiaires. Ateliers CV et entretien en amont, suivi dans la recherche d'emploi en sortie de formation ou encore des interventions hebdomadaires de professionnels. « On essaie aussi de combler un manque de réseau, de capital culturel », explique Mathilde Chabote.

Discrimination positive

Résultat, un taux insolent de 90 % de retour à l'emploi (CDI, CDD, emploi aidé) pour les 16 premiers stagiaires (sur 24 au départ) qui sont allés au bout de la formation. Parmi lesquels quatre jeunes femmes, dont deux ont déjà signé un CDI. « S'il y a encore très peu de parité dans la formation, les filles peuvent jouer d'une discrimination positive, promet Mathilde Chaboche. Les entreprises se les arrachent pour féminiser leurs équipes, mais aussi pour pouvoir répondre à des projets plus féminins. » Et de lancer : « Il y a des places pour les filles en-dehors des services à la personne ! »

Au Cieres, les objectifs ne sont pas les mêmes. « S'il n'y a pas de réussite, ce ne doit pas être un échec. Parfois, il faut peut-être plus de temps », dit Valérie Lapalus, une ancienne journaliste entrée en 2011. Installé au pied de l'historique quartier du Panier, côté Porte d'Aix (2e arr.), ce centre de formation est spécialisé dans la formation générale à un socle de compétences de base (français, maths, informatique, anglais, citoyenneté), une forme de remise à niveau, pour un public souvent très éloigné de l'emploi (sortants de prison, chômeurs de longue durée, décrocheurs, étrangers).

Co-construction constructive

Se présentant comme centre d'innovation (pour l'emploi et le reclassement social), le Cieres ne ment pas. Il y a par exemple le projet de publication d'un magazine, *Expressions*, porté par Valérie Lapalus. « A travers le journalisme, les participants travaillent le français, l'informatique, s'entraînent à prendre la parole et des contacts avec les interviews. Mais le projet permet aussi de travailler sur l'image de soi, sur la confiance, le travail en équipe, le savoir-être », détaille la formatrice.

Autre singularité, le centre dispose d'un médiateur culturel. Un poste créé et occupé par un ancien stagiaire. « On travaille avec les associations et dispositifs culturels du territoire, sur la photo, le cinéma, le théâtre, explique Françoise Nasri, la fondatrice du Cieres, aujourd'hui à la retraite. Si la culture est transversale [aux publics], elle est aussi une finalité. Pour les stagiaires, c'est une manière de s'insérer, de s'intégrer, d'exercer leur citoyenneté. »

Conclusion de Valérie Lapalus : « L'idée est toujours de proposer des projets avec des fils rouges dont les chemins peuvent fluctuer en fonction des personnes, de leurs envies, besoins ou attentes. Nous sommes dans la co-construction. » Comme dans un projet de journalisme participatif bien connu.

Amina Bounad, Taourati Moussa et Jean-François Poupelin, avec la participation de Chaïnese Atamnia et Cherasade Agueni